

EUROPACORP PRÉSENTE

Eric Elmosnino Ary Abittan Judith El Zein Alice Pol  
avec la participation de François Berléand

# Je Vais Mieux

Un film réalisé par Jean-Pierre Améris

Librement adapté du roman "Je Vais Mieux" de David Foenkinos

Scénario et dialogues Jean-Pierre Améris

**AU CINÉMA LE 10 JANVIER**

**DISTRIBUTION**

**EUROPACORP DISTRIBUTION**

La Cité du Cinéma  
20, rue Ampère - 93413 Saint-Denis Cedex  
Tél. : 01 55 99 50 00  
[www.europacorp.com](http://www.europacorp.com)

**PRESSE ONLINE**

**B.C.G.**

Myriam Bruguère - Olivier Guigues  
Thomas Percy - Wendy Chemla  
23, rue Malar 75007 Paris  
[bcpresse@wanadoo.fr](mailto:bcpresse@wanadoo.fr)  
Tél. : 01 45 51 13 00

**PRESSE ONLINE**

**WAY TO BLUE**

Soréya Ponin Ballom  
[soreya.ponin@waytoblue.com](mailto:soreya.ponin@waytoblue.com)  
Tél. : 06 02 65 87 72



# SYNOPSIS

Un quinquagénaire est victime d'un mal de dos fulgurant. Tous les médecins, les radiologues et les ostéopathes du monde ne peuvent rien pour lui : la racine de son mal est psychologique. Mais de son travail, de sa femme ou de sa famille, que doit-il changer pour aller mieux ?

# E N T R E T I E N A V E C J E A N - P I E R R E A M É R I S

**Le narrateur de JE VAIS MIEUX, le roman de David Foenkinos, est un lointain cousin des protagonistes d'inhibés, en proie à des blocages, qui ont traversé votre cinéma. Dans quelle mesure vous êtes-vous senti proche de ce récit au point de vous l'approprier ?**

Sur les onze films que j'ai réalisés, **JE VAIS MIEUX** est ma troisième comédie. Les deux premières, **LES EMOTIFS ANONYMES** et **UNE FAMILLE A LOUER**, étaient des scénarios originaux, nourris d'une grande part d'autobiographie. En lisant le roman de David Foenkinos, je me suis vraiment identifié au personnage, au point de me demander s'il ne parlait pas de moi ! David a été épatant, sans doute car il est lui-même réalisateur : il m'a laissé m'approprier son histoire. Nous avons beaucoup échangé au début, je lui ai expliqué ce que je désirais changer, puis j'ai pu travailler seul sur l'adaptation.

**Au centre de cette histoire, il y a une idée très incarnée : le mal de dos...**

Il se trouve que j'en souffre moi-même depuis toujours. Sans doute parce que je suis grand et que je me tiens mal, ayant souvent à me mettre à hauteur des autres. **JE VAIS MIEUX**, c'est un homme et sa douleur. Je trouvais formidable l'idée de David Foenkinos de raconter, au travers de cette douleur, ce à quoi l'on a tous mal : le travail, le couple, les enfants qui quittent le foyer, les parents qui vieillissent et à qui l'on n'a jamais parlé. Dans toutes ces situations, je me retrouvais pleinement. J'aimais l'idée qu'on puisse traiter de ce sujet fédérateur de manière drôle et fantaisiste. Il n'y a qu'à voir l'engouement pour les livres sur le développement personnel, de la nutrition au rangement de sa maison ! Je crois qu'on est tous malmenés et que cela influe sur le corps et particulièrement sur le dos. Comme dit le psychologue dans le film, le corps, ce trésor qu'on oublie trop souvent, nous parle et il faut l'écouter, car c'est comme une sonnette d'alarme.

Le film débute avec Laurent plié en deux. C'est l'homme ramené à sa condition de corps souffrant. Il y a cette idée dans le roman : tant que le corps fonctionne, on n'y pense pas, mais lorsqu'une douleur intervient, il se rappelle à nous. Et l'on voit soudain notre finitude. Mais si la douleur est une ennemie au début du film, elle devient aussi un guide dans la vie de Laurent. C'est un coup à la porte du passé, c'est elle qui va lui permettre de s'ouvrir à lui-même et aux autres.

**Du fait de son mal de dos, votre héros se retrouve propulsé dans des situations qui le dépassent...**

Je le voyais comme un héros de Kafka, de Dino Buzzati ou d'Italo Svevo, dans La Conscience de Zeno, par exemple, ou comme un personnage de Sempé. J'avais aussi pour référence **A SERIOUS MAN** des frères Coen : ce professeur que joue Michael Stuhlbarg est en proie à des ennuis pluriels et se tourne vers un rabbin pour comprendre le sens de ses tourments.



Qu'est-ce que Dieu lui veut ?! J'aime beaucoup cet humour-là. Je suis aussi sensible au personnage récurrent de Philip Roth qui, lui aussi, a mal au dos dans un de ses romans. À partir de cette douleur-là, on peut parler de l'être humain et de ce qui l'opresse.

**Ce mal de dos, motif du film, est aussi source de burlesque. Le jeu d'Éric Elmosnino en est imprégné.**

Éric Elmosnino a un immense talent burlesque. J'ai pensé très tôt à lui. Je trouve

qu'il a quelque chose de Buster Keaton, il est souple. C'est un acteur qui travaille beaucoup avec son corps. Or c'est un film où tout ne passe pas par le dialogue. Ce mal de dos permettait de traiter les choses de manière non pas psychologique, mais physique, incarnée, corporelle, visuelle et, en effet, burlesque. En outre, je trouve qu'Éric Elmosnino serait parfait en héros de Kafka. Il pourrait jouer Le Château ou Le Procès magnifiquement. Il est fait pour ça, car il a en lui autant d'humour que de mélancolie slave. Il fallait faire attention

à ce qu'il ne soit pas trop sombre et qu'il garde toujours son étincelle dans l'œil. Le film a un côté Alice au pays des merveilles. C'est une référence que j'ai donnée aux techniciens. Du moment où Laurent a mal, c'est Alice qui tombe dans son trou et qui ne voit plus que des gens bizarres. On a tenu ce parti pris avec Éric.

**C'est aussi l'histoire d'un homme courbé qui va se redresser...**

Pour moi, l'une des hypothèses de l'origine du mal de dos est tout ce qu'on n'arrive pas à dire. Moi, j'ai un mal fou à dire non et je me laisse envahir. Je suis comme Laurent quand le maire lui propose d'aller voir le rond-point, puis de dîner à la maison ! Son mal est lié à ses frustrations, à son incapacité à s'exprimer. Arrive un moment où son corps dit stop. Dès lors que Laurent libère sa parole, il se redresse progressivement, car cette douleur va réveiller l'homme éteint qu'il était. J'ai essayé d'écrire un récit initiatique, comme un voyage. À partir du moment où la douleur intervient, Laurent va tout perdre petit à petit jusqu'à se retrouver dans ce petit hôtel improbable. Il lui faut en passer par là pour pouvoir renaître et se reconstruire.

## **Sous ses airs de franche comédie, JE VAIS MIEUX revêt un caractère onirique.**

On est proche du rêve. J'aime créer un petit univers stylisé, des images, des petits mondes, c'est là où je me sens libre. Cela me vient de la littérature et notamment de Kafka. À l'équipe de décoration du film, j'évoquais beaucoup les dessins de Sempé, ce petit homme perdu au milieu de New York, par exemple. À partir du moment où mon héros éprouve cette douleur, tout lui semble étrange. Autour de lui, tout le monde a l'air décalé, fantaisiste, il ne comprend plus ni sa femme ni sa fille. Ses rêves d'architecte ne sont peut-être pas à la hauteur de ce qu'il espérait, il n'a pas vu sa femme s'éloigner, il fait un blocage contre son gendre, il n'arrive pas à parler à ses parents. Je voulais retrouver le ton fantaisiste de David Foenkinos, qui peut faire parfois penser à celui de Woody Allen. Il ne fallait surtout pas faire un film naturaliste. Il m'importait de créer ce petit univers, comme chez le psychologue où il n'y a rien au mur ou comme dans la séquence avec la radiologue qui, elle aussi, est étrange. Nous sommes dans la subjectivité, dans le regard du personnage

qui est angoissé et qui perçoit un monde déformé. J'avais vraiment cette vision d'un petit théâtre, décalé et drôle.

## **Le cocasse, le loufoque font partie de la tonalité du film. Notamment dans les séquences impliquant diverses professions médicales ou paramédicales, comme celle chez la magnétiseuse...**

Dans le livre de David Foenkinos, cette séquence était plus caustique. Moi qui ai tout essayé pour contrer le mal de dos, je suis aussi allé chez un magnétiseur et je me suis inspiré de mon vécu. C'est là que je me suis entendu dire : « *Je sens une grande porosité... À quoi ? À tout. Vous n'avez aucun rempart contre l'extérieur* ». C'est aussi dans cette séquence que Laurent se revoit enfant, époque à laquelle le corps est libre et exulte, puis il visualise ce vieillard courbé en deux, c'est le cheminement d'un corps.

## **JE VAIS MIEUX est aussi l'histoire d'un homme qui enquête sur l'origine de sa douleur.**

Il veut pouvoir répondre à la question : pourquoi a-t-il tant mal ? Est-ce du côté du travail que ça se joue ? Du côté des parents, de la frustration de ne s'être

jamais embrassé ? Du côté de sa femme ? Il y a un temps d'enquête. Comme lui dit le psy, il faut partir à l'assaut des frustrations, comme Don Quichotte à l'assaut de ses moulins à vent. Progressivement, il va apprendre à dire non. Jusqu'à cette séquence chez le coiffeur où il exprime publiquement une vieille frustration. Chose dont je serais incapable dans la vie ! Il y a donc un temps d'enquête, puis un temps de renaissance. J'ai en tête ce proverbe africain qui dit : « *Il ne faut jamais essayer de remonter le courant de la rivière* ». À un moment, Laurent va lâcher prise, comme on dit beaucoup aujourd'hui, il va accepter la séparation avec sa femme, le fait que sa fille soit en couple, et va redevenir attentif à ce que la vie peut lui apporter : un nouvel amour, un nouveau projet. Je tenais beaucoup à ce qu'il sorte de son narcissisme. Ce qui sauve, selon moi, c'est le travail et l'amour. C'est ainsi que m'est venue l'idée de cette passerelle.

## **C'est une idée symbolique : cette passerelle relie deux rives et crée du mouvement.**

J'aime l'idée que Laurent ait envie de faire quelque chose d'utile aux gens. Je m'interroge souvent moi-même : qu'est-

ce qu'un film utile ? Pour moi, c'est un film qui peut parler de la douleur et qui fait du bien aussi. Cette idée de passerelle n'était pas dans le roman. Il y était question de la transformation d'un hôtel en hôtel littéraire. Cela ne me correspondait pas, car cela restait trop littéraire justement. M'est venue cette idée de passerelle, en résonance avec cette phrase de Nietzsche, citée dans le film : « *La bonne nouvelle, c'est que l'homme est un pont et non une fin* ». J'aime l'idée de ce qui réunit les gens entre eux.

**Ce film revêt un caractère exutoire. Il est aussi foncièrement optimiste.**

J'en ai l'impression. À l'issue des premières projections publiques, je vois que beaucoup de gens y reconnaissent quelque chose de leur vie. Quant à la vision optimiste des choses, je l'ai toujours dans mes films. J'ai besoin, puisque le cinéma a tant compté pour moi et m'a tellement aidé dans des moments de désarroi, que le film donne de l'élan au spectateur.

**Plus encore que dans vos films précédents, les décors du film sont très contrastés.**

Ils sont plus hétéroclites que dans **LES EMOTIFS ANONYMES**, moins enfantins

que dans **UNE FAMILLE A LOUER**. Là, il était important pour moi qu'on ne voie pas de rue avec des voitures. Le monde dépeint ressemble au nôtre, mais il est décalé. Le hall d'entrée du cabinet d'architecte, par exemple, a quelque chose de futuriste.

**D'où vient l'idée de ces tableaux outranciers représentant des bouches béantes qui traversent les décors du film ?**

La douleur étant le motif du film, je voulais la retrouver matérialisée dans ces tableaux

inspirés du Cri de Munch. J'avais aussi en tête un souvenir d'adolescent : l'affiche de **THE WALL** d'Alan Parker avec cette grande bouche béante. Je souhaitais que ces peintures, peintes par la femme d'Édouard, ne soient que des cris. Cela participe à cette idée du film qu'on peut rire de sa douleur.

**Il y a une jolie scène d'amour tendre et sensuelle dans JE VAIS MIEUX. C'est une scène inédite dans votre cinéma qui est très pudique...**

J'aime traiter de l'idée du corps dans tous



ses états. Dans **LES EMOTIFS ANONYMES**, c'était vraiment l'idée du corps bloqué. Il y a ici celle d'une forme de libération. En vieillissant, peut-être que je me libère un peu. Je suis plus tactile qu'à une époque. L'idée de la communication corporelle était aussi au centre de mon film **MARIE HEURTIN**. Peut-être que je cours après ça...

**Dans un autre registre, on se souviendra de la séquence où le couple que forment Éric Elmosnino et Judith El Zein décide de s'affronter franchement pour accepter et matérialiser leur rupture : tous deux font preuve d'un goût du jeu enfantin qui rend cette scène aussi cocasse que tendre, et proche des screwball comedies américaines...**

Il faut rendre hommage à David Foenkinos, car la scène est telle quelle dans le livre. Truffaut disait qu'on adaptait un livre pour quelques scènes et celle-là, je voulais la mettre en scène. C'est rare de traiter d'une rupture tendre. Là, c'est l'idée que l'humour nous sauve, de même que notre part d'enfance. Beaucoup de mes personnages ont une part enfantine. Cela a à voir avec la joie de vivre, qui est aussi le titre d'un roman de Zola que j'ai adapté pour la

télévision. La joie n'a rien à voir avec le bonheur, mais avec la pulsion de vie.

**Que cela induisait-il en matière de tempo ?**

Le film a été très délicat à monter. Il est sur le fil. C'est peut-être mon film le plus funambule. Il fallait trouver le ton et nous avons beaucoup travaillé avec ma monteuse, Anne Souriau, avec qui je collabore pour la troisième fois. Je me souviens d'avoir montré les vingt premières minutes à mon producteur, Dominique Farrugia, qui m'a dit : « *On a l'impression qu'il va mourir !* ». Il fallait donc trouver la bonne tonalité pour rire avec lui, sans se moquer. C'est très délicat à réaliser, et j'admire Woody Allen pour cela ! Il fallait que le rythme soit soutenu, tout en ayant de longues scènes. Les comédies sophistiquées américaines auxquelles vous faites allusion, celles de Hawks et Lubitsch par exemple, sont le modèle absolu. C'est le bonheur des longues séquences. Truffaut disait aussi qu'il fallait tourner des scènes avec de grands enjeux de comédie. Et je voulais aussi que le film ait quelque chose d'une miniature, qu'il soit ramassé. Il fait 1h27, à peine plus que mes deux comédies précédentes.

**JE VAIS MIEUX est un film lumineux et coloré...**

J'adore les couleurs. Là aussi, il fallait trouver l'équilibre entre la joie et la mélancolie. Je me suis inspiré des couleurs et notamment du vert de **MYSTERY TRAIN** de Jim Jarmusch pour les séquences du petit hôtel où se réfugie Laurent. C'est un décor tourné en studio.

**Vous retrouvez sur ce film des acteurs avec lesquels vous avez déjà travaillé...**

François Berléand, c'est la quatrième fois qu'on travaille ensemble, après un court-métrage, **LE BATEAU DE MARIAGE** et **MAUVAISES FREQUENTATIONS**. J'avais très envie de le retrouver. Comme Éric Elmosnino, François Berléand a le sens de la fantaisie. C'est un Stradivarius. Il est irrésistible quand il prononce ses citations en toutes circonstances. Je le voyais, lui aussi, comme un personnage d'Alice au pays des merveilles.

Alice Pol, j'avais tourné avec elle dans **LES EMOTIFS ANONYMES**. Elle faisait partie du groupe des émotifs et jouait une fille qui n'arrive jamais à dire non. J'adore cette comédienne qui a quelque



chose de poétique et d'enfantin.

Ary Abittan, je l'avais vu dans son spectacle à la télévision. J'ai toujours aimé les acteurs comiques. Et j'étais sûr qu'il pouvait avoir quelque chose de touchant et de mélancolique. Il joue un personnage qui se ment à lui-même et qui va se retrouver seul. Il m'évoque aussi des acteurs italiens comme Vittorio Gassman.

Judith El Zein, je l'ai toujours aimée. Je l'ai découverte dans **LE PRENOM**. Elle dégage beaucoup de tendresse. Avec elle,

je ne voulais pas aller sur le terrain de la fantaisie, mais sur celui de l'émotion.

Lise Lamétrie, qu'on a découverte dans **VAN GOGH** de Pialat, avait joué l'une des deux employées de la chocolaterie dans **LES EMOTIFS ANONYMES**.

Je dois rendre hommage à ma directrice de casting, Tatiana Vialle. On a beaucoup travaillé sur le physique des gens. Le psychologue, Paul Minthe, par exemple, comme les autres comédiens qui jouent les différents médecins, a un visage singulier.

Car c'est le décalage qui fait rire.

Et quand Tatiana Vialle m'a suggéré l'idée de choisir Henri Guybet dans le rôle du père, j'étais heureux - c'est tout de même le Salomon de **RABBI JACOB !**

**Beaucoup de ces acteurs ont de grands yeux !**

J'aime les acteurs qui ont des regards grands ouverts. Je dis souvent à mes comédiens que dans le burlesque, il ne faut pas hésiter à écarquiller les yeux, comme le faisaient Ginger Rogers ou Cary Grant !

**La musique du film est signée par un jeune compositeur, Quentin Sirjacq.**

Quentin Sirjacq a signé la musique des **BEAUX JOURS** de Marion Vernoux, et j'avais beaucoup aimé cette bande originale. On a vraiment travaillé de concert sur le « climat » du film, comme disait Claude Sautet, sur le contrepoint aussi, avec des sonorités très originales. Je vais le retrouver pour mon prochain projet, un téléfilm sur l'illettrisme.

*Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat*

# E N T R E T I E N A V E C E R I C E L M O S N I N O

## Quelles images vous sont venues à la lecture du scénario ?

Je n'ai pas souvenir d'images, mais d'une donnée centrale et importante : ce personnage avait mal au dos et devait vivre avec ça. Ce mal de dos était presque un partenaire de jeu. J'ai essayé de réactiver le souvenir d'une douleur similaire que j'ai pu éprouver : c'était il y a quelques années quand je jouais au théâtre. C'était insupportable et ça m'avait fait peur, car j'avais l'impression de ne plus pouvoir rien faire. J'ai fini par réussir à aller sur scène, mais j'en garde un souvenir douloureux.

## Aviez-vous déjà eu à interpréter un homme et sa douleur ?

Non, pas comme ça. J'ai souvenir d'avoir joué dans un téléfilm où je me prenais une balle dans la jambe. Je me suis fait la réflexion qu'il n'y avait que les acteurs américains pour pouvoir jouer ça. J'avais cette image de moi souffrant totalement ridicule. Dans **JE VAIS MIEUX**, il n'y avait pas besoin d'en rajouter.

## Ce mal de dos induit un travail sur la posture et la démarche qui évoluent tout au long du film...

Jean-Pierre Améris m'a aidé, dès le premier jour, à trouver cette position un peu penchée du personnage. Je l'ai ensuite déclinée selon l'avancée de l'histoire. Une fois le costume enfilé et le cartable saisi, la silhouette était posée. C'était pareil pour jouer Gainsbourg, une fois les prothèses installées et la posture trouvée. Mais là, il y avait la difficulté du plan de travail : je passais mon temps à demander à Jean-Pierre où mon personnage en était avec sa douleur selon les scènes du film, car nous tournions, bien entendu, dans le désordre. À la fin de la journée, je finissais un peu bancal, tant cette histoire de mal de dos avait influé ! Ça travaillait tout seul.

## Vous êtes presque de tous les plans du film !

Ça ne m'était jamais arrivé à ce point, même dans **GAINSBORG (VIE HEROÏQUE)**. C'était donc compliqué pour

moi de basculer dans la fiction, car j'étais sans cesse ramené à moi. J'ai mis du temps à accepter cette situation.

## Comment avez-vous trouvé le phrasé du personnage ?

La maladresse du personnage et sa position induisaient un phrasé chaotique. C'est une conséquence logique : le corps amène une façon de parler. Il faut aussi souligner que j'avais Jean-Pierre comme modèle face à moi. Ce personnage, c'est lui ! J'en avais conscience, mais il m'a fallu du temps pour trouver le ton juste. Il faut savoir que j'ai enchaîné le tournage de **JE VAIS MIEUX** avec celui du film de Nicolas Vanier, **L'ECOLE BUISSONNIERE**, où je jouais un garde-chasse bourru. Ça n'avait donc rien à voir. Et il m'a fallu huit jours pour « attraper » le personnage en observant mon modèle. Jean-Pierre n'est pas penché, mais j'ai observé son rapport aux autres, sa façon de s'exprimer et je m'en suis inspiré.



**Malgré sa part burlesque, le personnage de Laurent se révèle aussi séduisant dès lors qu'il prend confiance en lui...**

Je n'ai pas souvenir qu'on ait formulé cet aspect avec Jean-Pierre. On a surtout évoqué le fait que Laurent allait cheminer vers ce qu'il était réellement : lui. Je n'ai pas joué un séducteur, mais on est souvent plus séduisant quand on n'est pas séducteur !

**Il y a deux jolies scènes de tendresse dans le film : une entre Laurent et sa fille, une autre entre Laurent et la femme dont il tombe amoureux, jouée par Alice Pol.**

J'ai eu grand plaisir à jouer avec Valentine Cadic, la jeune actrice qui interprète ma

filles. J'ai eu une grande complicité avec elle. Et avec Alice, cette scène d'amour était belle, car pudique et légère. C'était joli et gracieux, et j'ai bien compris que ces scènes ressemblaient à Jean-Pierre.

**Les scènes du film prennent le temps de s'installer, et notamment celle, mémorable, de la dispute haute en couleur entre vous et Judith El Zein...**

J'ai le souvenir d'avoir tourné des scènes encore plus longues. C'est un vrai plaisir de jeu pour les comédiens. Il y avait de vraies choses à jouer sur la durée, comme dans les séquences avec les parents, ou avec sa femme, comme celle que vous citez.

Chaque séquence offrait un vrai terrain de jeu. J'avais même la sensation que chaque scène était une petite histoire en elle-même. Il y avait presque un début, un milieu et une fin à chaque fois et j'ai adoré ça, car c'est très rare au cinéma.

**Dans ce film, une partie du casting vous était familier...**

J'ai toujours un plaisir immense à retrouver François Berléand, avec qui j'ai fait beaucoup de théâtre et avec qui j'ai tourné dans *L'ECOLE BUISSONNIERE*. Ary Abittan, on se connaissait aussi, car on avait tourné ensemble *HOTEL NORMANDY*. Et j'ai fait la connaissance d'Alice Pol et de Judith El Zein, avec qui je n'avais pas encore travaillé. Ce sont deux actrices formidables. Judith - qui a failli me rendre borgne en me jetant une pochette de disque à la figure dans la séquence de la dispute ! - et moi appartenons tous deux à la même famille de théâtre et on était vraiment heureux de faire ce film ensemble.

**Parmi les sources d'inspiration de Jean-Pierre Améris pour ce film et votre personnage en particulier, il y a Sempé, Alice aux pays des merveilles et Kafka.**

### **C'est l'idée, globale, de l'individu perdu au milieu d'un monde déformé à ses yeux. Ces références vous ont-elles nourri ?**

Pas vraiment. Pour moi, ce qui se jouait là était concret. Quand le corps se bloque, nul besoin d'être Freud pour imaginer que quelque chose n'arrive pas à s'exprimer et engendre ce blocage. Ça, je l'avais bien compris. Mais moi, j'avais surtout à faire plus qu'à réfléchir. Je suis souvent à cet endroit-là quand je joue : je me mets dans cet état de ne pas trop savoir, je fais et à cet instant, j'évacue toutes les discussions que j'ai pu avoir avec le réalisateur. J'essaye d'être une marionnette ou un outil, mais je ne veux pas arriver avec ma pensée sur le film. Dans **JE VAIS MIEUX**, j'avais plaisir à jouer avec beaucoup de partenaires différents. J'avais chaque jour la sensation de voir entrer en scène des personnages à tour de rôle : le médecin, le psy, l'épouse, les parents, la fille, etc.

### **Aviez-vous en tête le caractère fantaisiste du film, avec son esthétique de petit monde à part, joyeux et mélancolique à la fois ?**

Pas du tout. Moi, je jouais les choses de

manière réaliste. Quant à la mélancolie, je suis un être profondément mélancolique, donc je ne peux pas faire autrement que d'inspirer ça. Le scénario de **JE VAIS MIEUX**, c'était une petite musique qu'il fallait interpréter. Je l'ai fait de manière assez instinctive, avec ma sensibilité. Et j'étais heureux dans cet univers-là. Je me sentais accueilli, à ma place.

### **Jean-Pierre Améris vous a-t-il beaucoup dirigé ?**

Oui, il savait vraiment ce qu'il voulait au niveau du cadre, des emplacements de chacun, du déroulé des scènes. Sur le jeu, il m'a guidé dès le début, en me demandant notamment de prendre plus mon temps. Une fois que j'ai attrapé le personnage et son tempo, ce fut fluide.

### **Quel était le tempo de votre personnage ?**

Celui d'un homme qui n'arrive pas dans une pièce en bombant le torse ! Il s'excuse un peu de tout, même quand il demande un café ! Cela induit un phrasé heurté, des silences, des hésitations. Ce n'est pas si facile de formuler les mots pour lui, mais les choses finissent par se dire dans le film, car il va... mieux !

### **Et le film s'achève sur un discours !**

Ce qui est drôle, c'est qu'on a tourné cette scène au début. J'avais du mal à attraper le bon ton. Il fallait jouer le fait qu'il était presque émerveillé de pouvoir se tenir droit. C'est le problème du cinéma, le désordre dans lequel on tourne les séquences.

### **Ce qui traverse ce film, c'est aussi une certaine douceur, pas si fréquente dans les comédies contemporaines...**

Je pense qu'il y a une vraie volonté de chercher une forme d'harmonie dans **JE VAIS MIEUX**. Pour accéder à la douceur et à l'harmonie, il faut dire et lâcher les choses et il faut donc passer par une certaine forme de souffrance. Que ce soit dans la relation avec les autres ou avec soi-même. Tout cela n'est pas donné, il faut batailler un peu, c'est un cheminement.



L I S T E  
A R T I S T I Q U E

Laurent.....	Eric ELMOSNINO
Edouard.....	Ary ABITTAN
Elise.....	Judith EL ZEIN
Pauline.....	Alice POL
Audibert.....	François BERLÉAND
Père de Laurent.....	Henri GUYBET
Mère de Laurent.....	Lise LAMETRIE
Alice.....	Valentine CADIC

# L I S T E T E C H N I Q U E

Réalisation.....	Jean-Pierre AMÉRIS
Scénario.....	Jean-Pierre AMÉRIS
Librement adapté du roman JE VAIS MIEUX de.....	David FOENKINOS
Photographie.....	Matthieu POIROT-DELPECH
Décors.....	Etienne MERY
Costumes.....	Emmanuelle YOUCHNOVSKI
1 <sup>er</sup> assistant réalisateur.....	Mathieu HOWLETT
Musique originale.....	Quentin SIRJACQ
Son.....	Marc-Antoine BELDENT, Olivier WALCZAK et Emmanuel CROSET
Montage.....	Anne SOURIAU
Directeur de production.....	Kader DJEDRA
Productrice exécutive.....	Dominique BRUNNER
Produit par.....	EuropaCorp
Coproduit par.....	France 3 Cinéma, EuropaCorp Télévision
Avec la participation de.....	Canal+, OCS et France Télévisions
Distribution.....	EuropaCorp Distribution

Durée : 1h26 • Visa d'exploitation : 145.595

Format d'image : 1.85 • Format son : 5.1 • Comédie

Photos : Pascal CHANTIER



EUROPACORP PRÉSENTE UNE COPRODUCTION EUROPACORP FRANCE 3 CINÉMA EUROPACORP TÉLÉVISION AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ OCS ET FRANCE TÉLÉVISIONS  
ERIC ELMOSONO ARY ABITTAN JUDITH EL ZEIN ET ALICE POL "JE VAIS MIEUX" AVEC LA PARTICIPATION DE FRANÇOIS BERLÉAND HENRI GUYBET CASTING TATIANA VIALLE, ARDA DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE MATTHIEU POIROT-DELPECH, A.F.C. MONTAGE ANNE SOURIAU  
SON MARC-ANTOINE BELDENT OLIVIER WALCZAK EMMANUEL CROSET COSTUMES EMMANUELLE YOUCHNOVSKI DÉCORS ETIENNE MERY, A.D.C. 1<sup>ER</sup> ASSISTANT RÉALISATEUR MATHIEU HOWLETT DIRECTEUR DE PRODUCTION KADER DJEDRA PRODUCTRICE EXECUTIVE DOMINIQUE BRUNNER  
EUROPACORP cinéma EUROPACORP PRODUIT PAR DOMINIQUE FARRUGIA POUR EUROPACORP MUSIQUE ORIGINALE QUENTIN SIR JACQ LIBREMENT ADAPTÉ DU ROMAN "JE VAIS MIEUX" DE DAVID FOENKINOS SCÉNARIO ET DIALOGUES JEAN-PIERRE AMÉRIS UN FILM RÉALISÉ PAR JEAN-PIERRE AMÉRIS CANAL+ OCS francetélévisions